

### 3 - CHATHAM ET RAPA ITI



### **Traversée de l'océan Pacifique**

Départ de Chatham

#### **Jeudi 18 novembre 2004**

Position : 42° 59' S -173° 15' W

Six heures du matin. Huit nœuds sous spi et sous pilote. Ça décroche de temps en temps mais ce sont de bons milles engrangés vers le Nord grâce à l'anticyclone qui se rapproche. Alors il fait beau. Une banalité ! Nous avons quitté les îles Chatham il y a deux jours, et droit devant quelque part au milieu du Pacifique Sud se situe notre prochaine escale: l'île la plus sud de la Polynésie Française. Elle s'appelle Rapa Iti. Quinze à vingt jours de mer si tout va bien. Sur le livre de bord, une seule consigne pour mon nouvel équipage : un nœud en plus ou en moins, c'est quarante-huit milles par jour, c'est une semaine par mois. C'est quinze jours sur la route du Chili. Cela veut dire qu'il faut faire avancer la machine. Nous avons une date impérative de l'autre côté. Jim, professeur de lettres, prend un vol retour à Santiago le 24 janvier 2005. Pas question d'être en retard et j'aimerais bien faire quelques escales sympas. J'ai recruté deux équipiers lors de l'escale de Mana avec participation aux frais du bord. C'est Jim qui a mis son sac à bord le premier.

Mes dates de traversée correspondaient assez bien avec les vacances scolaires. J'ai décalé mon départ d'une semaine, ce qui était bienvenu pour prendre un peu de repos en profitant de l'infrastructure du Cruising Club de Mana, et Jim a réussi à se libérer une semaine plus tôt. En France il serait déjà en retraite. Blake est beaucoup plus jeune et

aussi plus voileux. Il est gréeur et ne s'est pas encombré de détails. Il a vu *Glory*, son mât, son pont, il a tout simplement quitté son patron pour renouer avec l'Amérique du Sud qu'il a déjà visitée.

Nous avons fait une première escale aux Chatham pour débarquer Gary, mon ami de Mana, et Matt le cameraman tout terrain de dernière minute. Matt a une société de production et s'est intéressé spontanément à mon histoire. Il a souhaité faire un sujet et le plus simple était de l'embarquer. Depuis nous avons construit des projets et je risque de le revoir au Chili. Maintenant, nous avons pris notre rythme tous les trois. J'ai pu rapidement me faire une idée des compétences de chacun pour répartir les tâches et organiser les quarts en privilégiant le vieux. Et le vieux à bord, c'est moi !

Je commence à récupérer physiquement et ce grand soleil est le meilleur traitement que je puisse souhaiter. Nous prenons régulièrement un degré de température d'eau de mer sur le thermomètre de la table à cartes et cette route résolument Nord m'autorise à penser qu'une baignade est proche. A partir de 20° C, c'est sûr, je me fous à l'eau. En fait, je pense avoir trouvé mes limites physiques dans ce voyage. C'est le temps qui m'a usé, et tous ces milles en solitaire ! Il y a plus de vingt ans que je n'ai plus rien à me prouver, depuis cette fameuse descente en Antarctique avec *Champi*. Ma victoire dans la Mini Transat 1981 ne m'a rien apporté de plus ! A part une reconnaissance officielle, c'est à dire médiatique. Si j'ai gagné c'est d'abord parce que j'avais l'entraînement. Et quel entraînement ! Mais les

média sont passés à côté de l'odyssée de *Champi*. Je suis donc allé vers eux comme chaque fois que j'en ai besoin. Et ça a marché.

J'ai pu repartir du bon pied, enchaîner les embarquements sur de fabuleuses machines, toujours plus belles, toujours plus techniques, toujours plus éprouvantes. Que le mot est bien choisi ! Prouver par l'épreuve pour mieux convaincre. Convaincre qui ? Je ne sais pas très bien. En tout cas peu importe qui, parce que le bonhomme est usé, et c'est la raison pour laquelle cette course d'un demi-siècle va changer de rythme. Je l'ai décidé. La première évidence de ce changement est d'embarquer des équipiers. Il ne faut pas généraliser, il y en a des bons. Le bon équipier est celui qui est à sa place et qui une fois qu'il l'a trouvée, assez rapidement si possible, la garde. Un équipage est un regroupement de compétences. Il y a donc de la place pour tous, du moment que l'on maîtrise une compétence et qu'on la met au service du bateau. Encore faut-il être compétent dans un domaine. Sont donc exclus les tricheurs, les menteurs, les touche-à-tout. Les mots à exclure sont : je sais faire mais... je peux aider. Cela se complique un peu avec des individus qui ne se connaissent pas eux-mêmes, qui ne se sont jamais testés. Ils trichent avec eux-mêmes et se mentent pour exister. Ce sont les nuls que j'aime à traiter de Mickey, et sur un pont, des dangers publics. Pour Blake cela a été facile. Le spi était dans son sac, le sac dans la soute à voile. Il a installé les manœuvres, hissé et voilà, deux nœuds de mieux. Jim est propriétaire d'un voilier de neuf mètres et a essayé en début d'année, à la belle saison,

de rallier en solitaire depuis la Nouvelle-Zélande, Chatham Island. Je ne me suis pas trop intéressé à son histoire mais c'était sa carte de visite. J'avais surtout besoin de son pognon pour refaire le plein de gazole, et Jim a une bonne tête. Mais ce matin, quand il a pris son quart et vu le spi en l'air, il avait vraiment la tête d'une poule qui a trouvé un couteau. Mais Jim a une compétence certaine. Reste à la découvrir ! Je crois que c'est un grand philosophe. Il a donc sa place à bord.

Sur le sujet des limites, il reste à trouver celles du Périple. Et pour le moment j'en suis loin malgré ce long et beau parcours. Cette recherche ne pourra se faire qu'en équipage. C'est déjà une première conclusion. Blake pourrait bien être le bon équipier, la perle rare. Reste à confirmer mes pressentiments. Nous verrons cela dans quelques mois quand on retournera au charbon, plus au Sud pour tourner le Cap Horn, ou pourquoi pas en Amazonie, autre style de navigation où la compétence reprend ses droits. Il n'y a pas technique ! Et comme disait Yoyo : « moins de tralala et plus de résultats ».

### **Lundi 22 novembre 2004**

Position : 39° 49' S - 164° 29' W.

« UTC-11H », complètement idiot ce titre codé d'un langage corporatif qui me permet de mieux me cacher derrière un paravent pour assumer mes nouvelles fonctions de skipper transocéanique. C'est le sujet philosophique à bord dans nos échanges culturels avec Jim. Deux catégories d'individus ? Le navigateur solitaire n'est pas un skipper tout comme dans une navigation en



*Blake est un équipier appliqué.*



couple. Pour que cette fonction existe il faut un équipage. Le minimum du pluriel est deux. A bord nous sommes dans cette nouvelle configuration. Mon personnage de navigateur solitaire n'intègre pas ces données car seules les décisions à prendre sont différentes parce que vous n'avez de compte à rendre qu'à vous-même. La gestion du risque emprunte des chemins différents. Les deux casquettes méritent d'être vécues, faut-il encore ne pas se tromper de couvre-chef. Est-ce le skipper qui fait le bon équipage ou l'équipage qui fait le bon skipper. Les deux mon capitaine. Mais que vient faire une telle hiérarchie dans une mini communauté comme la nôtre, où tout roule comme toujours au début, où chacun s'applique ? La réponse est dans le vécu du passé. J'ai aussi une forte expérience de capitaine. « Captain Jack » était mon surnom aux French West Indies à bord de la goélette de 32 mètres Jacques Heim. Ce surnom m'a suivi sur d'autres unités plus modestes, jusque dans un convoi où un équipier est tombé à l'eau en plein hiver dans le golfe de Gascogne. Sylvain s'en souviendra longtemps. Mon échouage aux Saintes dans la baie de Pomprière où les 32 mètres de ce fier vaisseau ont eu du mal à se faufiler entre les cayes m'avait mis en face de mes responsabilités. A cet instant la camaraderie disparaissait et le seul responsable était tout désigné. La hiérarchie reprenait ses droits. Si Jim tombe à l'eau, j'aurais des comptes à rendre, même si on pourrait supposer qu'il est assez grand et majeur pour être responsable de lui-même. J'ai oublié de vous dire qu'il ne sait pas nager ! Mais il a su me le dire au premier jour. Ce n'était pas le cas de Dominique à bord de la *Margot* et il

m'avait fallu du temps pour comprendre son attitude tétanisée sur un pont. Alors « le vieux » à bord a du métier. Mais je n'ai pas besoin de défendre mon poste avec un équipage de Kiwi. Ce sont des notions basiques culturelles tout à fait intégrées dans ce pays des Antipodes.

En partant des Chatham j'ai procédé au changement de date et j'ai pu donner un cours de navigation à mes élèves attentifs. Cela m'a rappelé il y a longtemps déjà les séances ludiques le week-end avec Clémentine et Charlotte, où l'on éteignait la lumière pour mieux voir l'ombre de l'orange qui matérialisait la terre et la lampe électrique qui agissait comme les rayons du soleil. On s'amusait pour mieux cacher notre malheur. Tout comme un ministre je décide de l'heure du bord et nous avons gagné maintenant les 15° de longitude qui correspondent à une heure de rotation de l'orange (360° divisés par vingt-quatre heures). Cette prérogative me permet d'affiner artificiellement les heures de quart et mon éducation judéo-chrétienne m'incite à penser d'abord à moi par la subtilité du phénomène. Ce matin, à mon quart de trois à six heures, le soleil brille. Et c'est bon ! « Mais alors c'est tous les jours ? » (référence à Coluche).

Je me suis appliqué à préparer cette traversée dans des conditions idéales à Mana. La liste des achats était limitée par la caisse de bord, mais j'ai pu compléter l'avitaillement et l'armement grâce à la participation aux frais du bord de l'équipage. Nos deux passagers jusqu'aux Chatham, Gary et Matt, se sont parfaitement intégrés à l'ambiance recueillie de ces grands départs. Les adieux furent chaleureux et le pub qui n'a pas les mêmes horaires de

fermeture que l'épicerie ou la station-service nous a servi d'église. Nous avons dit la messe et même en latin. Les dés sont jetés et nous devons « faire avec » maintenant en haute mer. Ne comptons pas sur l'escale de Rapa desservie, d'après mes renseignements, par la goélette tous les deux mois. Encore moins Pitcairn si toutefois le vent nous y autorise. Car c'est bien de ça qu'il s'agit. Nous avons bien sûr du gazole en quantité et j'étais le premier surpris de retrouver dans ma poche de gauche quelques billets rouges sauvés du bar que Gary a pu créditer sur mon compte Iridium. Nous avons donc assez d'unités pour recevoir des fichiers météo sur cette route peu orthodoxe, contre le courant général portant à l'Ouest et les vents dominants d'Est. Nous totalisons déjà quelques heures de moteur et j'ai dû ajuster le niveau d'huile. Mais où sont les vingt litres de ma liste, quatre bidons de cinq litres pour que le remplissage soit plus facile. Je les revois dans le cockpit, pas encore « stored » dans le coffre arrière bâbord. « Did you see any five liters containers of oil anywhere ? » La question sort des responsabilités de l'équipage. Pas d'huile à bord. Il faut se rendre à l'évidence. Le bidon de service dans le compartiment moteur doit être réservé à une nécessité impérative d'utilisation. En cas d'urgence et de sécurité, par exemple ou plus simplement, pour enfler la passe très étroite de Rapa.

Chacun exerce à bord maintenant des activités en relation avec ses propres compétences. Blake me surprend un peu plus chaque jour sur sa capacité d'adaptation à ce voilier peu ordinaire et tellement critiqué pour sa complexité que j'en étais moi-même convaincu. Pour un Kiwi il

n'y a pas de problème mais seulement des solutions. Alors il a décidé de stocker dans le laptop la quantité d'informations spécifiques au Périple pour mieux assimiler de nouvelles données. Il est en fait en train de rédiger le manuel du propriétaire ou notice d'utilisation d'un bateau à voile moderne. Ça reste un boulot énorme et je lui souhaite d'aboutir. Je l'aide. Jim s'applique à traduire mes textes français avec toute la subtilité et la finesse de son personnage. Il fait du bon travail. J'ai relu avant traduction mes écrits, et nous nous sommes posé la question de savoir s'il ne fallait pas attendre le remaniement du texte français avant traduction définitive. En fait les choses se présentent différemment car j'ai la chance d'avoir à bord un traducteur qui non seulement connaît son sujet mais aussi, et c'est pas courant, ce même traducteur vit au présent ce que j'écris. Il peut donc apporter en concertation la petite touche nécessaire pour que les mots et les expressions reflètent au plus près la réalité tant dans les faits que dans le ressenti. C'est bien l'objectif à atteindre pour ce manuscrit même si je dois ultérieurement remanier ces textes dans le même souci d'une meilleure compréhension pour le lecteur. Nous nous trouvons dans une situation où l'original est différent suivant la langue et la culture. La version en anglais sera néo-zélandaise.

### ***L'espèce humaine vue de la mer***

***Jeudi 25 novembre 2004***

Position : 35° 18' S - 158° 50' W

Les jours se succèdent avec leurs variantes. Le rythme des longues traversées est pris. Les repères disparaissent. Nous sommes maintenant dans la phase où ça pourrait

durer toujours. Le début, matérialisé sur la carte par l'île Chatham est aussi loin que notre objectif : Rapa. La température de l'eau de mer est la seule référence palpable du bout du pied : 24° C. Je l'ai touchée hier. Elle m'a paru encore bien froide, aussi j'ai repoussé l'échéance de la baignade. J'exige maintenant un grand soleil pour tenter cet exploit. Deux années déjà que je n'ai pas pris un bain de mer. La dernière fois c'était au Brésil ! Ça c'est un repère. Un autre serait de marquer sur le livre de bord le jour de la semaine comme je le fais toujours. Mais l'homme de quart qui remplit minutieusement sa ligne d'écriture ne connaît pas encore l'importance de ces détails qui n'en sont point. Le lundi est le lendemain du dimanche, le mardi est un jour ordinaire. Le mercredi est le jour de repos pour Clémentine et Charlotte et le jeudi était celui des écoliers de mon enfance. Vendredi était le jour du poisson en pension chez les curés, mais le samedi aurait pu être le jour de sortie si nous n'avions pas été aussi loin de la maison. Alors le dimanche s'appelait une fête. La fête des cons de chrétiens qui ont pourri mon enfance. Mon oncle d'Amérique, André Peignon, avait aussi sa façon toute personnelle de compter jusqu'à sept. Lundi des patates, mardi des patates, mercredi des patates aussi... Mais vous la connaissez la chanson de l'homme à la recherche de repères. C'est juridiquement la raison pour laquelle il fut enfermé dans un asile de vieux et, bien sûr, en est mort faute de repère. Vous avez dit « Beau Repaire<sup>6</sup> » ?

---

6 - C'est le nom de l'asile de vieux où est mort André, mon tonton d'Amérique.

Les variantes de ces jours sans durée se ponctuent de repas existentiels. Il devient difficile de ne pas répéter la même recette de riz ou de nouille. J'y suis arrivé pour le moment mais ma créativité a trouvé ses limites pour le dîner de ce soir. Il n'empêche que, et parce que le beau temps le permet, nous prenons notre « tea » ensemble autour de la table du carré. C'est important et j'y tiens. Nous sommes maintenant suffisamment Nord pour éviter la prochaine dépression qui arrive au galop. Pour le moment ce sont des vents variables et faibles comme toujours avant la tempête. Je devrais envoyer le spi ou au moins le genaker. Non point. Je ne suis plus au stade où je fais de la voile. D'ailleurs, le temps de le dire et le vent refuse ! Ce bateau se transforme au fil des milles, des différentes latitudes et continents, en observatoire de Vénus. Jésus et les hommes observent leur Dieu depuis la planète Terre ; Dieu le Père, celui des chrétiens, observe les hommes depuis son nuage. Moi marin j'observe les terriens depuis ma mer. Mais je suis homme. Je suis une espèce parmi les espèces, la pire des espèces sans aucun doute. Celle qui pratique la politique de la terre brûlée. Celle qui a la capacité de détruire avant de finir en poussières. Ça laisse des traces. C'est la volonté de l'homme. Cela fait si peu de temps que l'homme existe et déjà tout ce gâchis. Il scie la branche sur laquelle il est assis. Et il en est fier. Encore un effort et il tombera. Alors ce sera « dimanche » pour des milliers d'autres espèces qui seront débarrassées d'un prédateur sans appétit. Le mal pour le mal. Je voudrais être une petite souris, pour me cacher tellement j'ai honte de mon espèce, sentiment on ne peut plus humain. Je vis avec un GPS, un fichier météo

satellite, tirant les mêmes bords que les albatros autour de moi. Trois petits tours et puis s'en retournent sur leur île, sur leur même nid pour se reproduire ; « heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! »

Notre évolution est exponentielle et c'est ce qui sauvera le monde. Nous sommes en chute libre, le parachute ne s'ouvre pas. Encore quelques destructions par-ci par-là et ce sera la fin pour l'homme autodétruit, la libération pour les autres espèces. Nous sommes décadents. Le mâle dominant, le chasseur génétiquement programmé ne trouve plus de femelle pour se reproduire. Elle ne veut plus enfanter. Et puis allaiter ça déforme les seins. Elle veut être le chasseur, elle veut le pouvoir. Elle a brisé ses liens et court affolée mais libre. Le temps est le facteur essentiel à un apprentissage, celui de la liberté. Il lui faudra du temps avant de maîtriser son nouveau statut. La liberté ça s'apprend. Alors quand le mâle désespéré à la recherche de sa féminité aura fait le tour d'un anus « qui ne sera jamais carré », il découvrira dans sa chute qu'il n'a ni poche ventrale ni parachute et ce sera trop tard.

Le chasseur m'a chassé. Encore hésitantes, les femmes de ma jeunesse recherchaient la sécurité dans le choix de leurs partenaires pour s'accoupler. Je cherchais à me reproduire. Ma femelle devait ressembler au modèle qui m'avait enfanté. Son nouveau statut d'esclave affranchie, sans autre formalité, ne l'a pas pour autant démunie de ses réflexes défensifs et exclusifs envers la couvée. Le chassé prend le statut d'agresseur. Il doit donc mourir pour que le danger soit écarté. Pendant ce temps, le juge homme du TAF se branle tous les matins pour voir si ça gicle encore.

Quant au juge femme du TAF, elle défend ce qu'il reste de son sexe. C'est tellement énorme, éléphanterque qu'il ne s'agit en fait que d'une affaire de trompe. « Et vous trouvez ça drôle ? »

Alors qui faut-il citer ? La Fontaine ou Coluche ? J'imagine bien le crocodile avançant à pas de loup aussi discrètement que son armure le lui permet, pour piéger un pachyderme impuissant saisi par son extrémité proéminente. S'exprimant d'une voix devenue nasillarde, il nous transporte dans l'humour. Humour, amour, c'est ce qui nous sauvera. Loin du petit chat des « Vieux » de Jacques Brel.

Mais quel est le lien avec la femme ? Celle qui refuse les fonctions de son corps, ce corps qu'elle utilise pour s'exprimer. Je préfère me tourner vers La Fontaine et imaginer qu'elle est devenue renard. Elle embrouille le bouc, se hisse sur ses cornes et du haut du puits lui fait un bras d'honneur.

Pigeon vole ! « Faut-il en rire ou en pleurer, je n'ai pas le cœur à le dire ». Je me suis fait baiser.

Hier, cent quatre-vingt milles tout en jouant aux cartes. Aujourd'hui nous en ferons dix-huit si le vent ne se lève pas. Le groupe électrogène de secours est opérationnel. Il est tout neuf et depuis son acquisition à La Rochelle, à part un démarrage de mise en service, il n'a jamais servi. Il charge les batteries aussi bien que le moteur principal. Il y a toujours une solution à bord d'un Périple même si c'est pour effacer les erreurs d'une cuite nécessaire à l'équilibre de l'émigrant.



Je m'efface, je deviens le mauvais équipier pendant que Blake prend du galon de compétence. Je me rapproche de l'agrèger en philosophie Kiwi. Alors il me renvoie régulièrement dans ma ligne des vingt-deux mètres, tout simplement parce qu'il fait partie de ces oiseaux blessés. Il fait partie du club des pères divorcés. Sa blessure qui n'est pas refermée l'empêche de s'exprimer. Au fil de mes échanges de mails, j'apprends de nouvelles catastrophes. La grande famille des « baisés comptez-vous » s'agrandit. Combien de couples d'amis seront encore debout quand je rentrerai ? Quel modèle mes enfants femmes choisiront ? Et mon père a-t-il voulu embrasser la vie le jour de sa retraite en partant en Afrique ou a-t-il fui la vie en couple avec sa femelle que je ne jugerai pas. Il faudrait un deuxième tour du monde pour répondre à tout ça. Oui mais un tour pour voir, ou un tour pour abaisser les cartes ? Alors si l'amour ne m'est pas accessible, je veux en rire aux éclats jusqu'à ce que les larmes jaillissent de mes yeux, sans honte, parce que la sécrétion lacrymale aura trouvé une raison avouable. L'air est maintenant saturé d'humidité. Je m'étais habitué à moins ces derniers temps dans des régions plus saines. Il fait chaud et froid à la fois. Je ne me décide pas à quitter définitivement mon polaire. Ma peau d'ours sur un tee-shirt crasseux. Mon déguisement maintenant usé. Je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau comme je le fais sur le clavier pour me laver « un peu » et retrouver des odeurs iodées. Oui à terre ça sent la pisse des femelles négligées, la merde du mâle qui ne maîtrise plus ses sphincters pour s'être trop fait bourrer le cul. Elle m'a bien baisé ! Et ça fait mal... à ma virilité.

### ***Le roi soleil***

***Lundi 29 novembre 2004***

Position : 32° 26' S - 151° 09' W

Blake est mon aide de camp « de base ». Jim est le bouffon « sage ». Je suis le « roi soleil des tropiques ». Les fonctions vitales, loin de toute assistance, prennent toutes leur valeur. Les repas apportent un bien être, excitent nos sens primaires. Ils sont les fondations d'une construction sociale. Sur le grand routier du Pacifique nous doublons Sophie Christensen Reef. Il fallait donc la crucifier. Enfoncer les clous dans la chair, la placarder sur l'autel de la mer, attendre l'agonie qui n'en finissait pas. Elle est maintenant morte. Les oisillons ont quitté le nid. Ils savent qu'ils ont un père. L'émigrant emboîte la clé de voûte du puzzle de sa moitié de vie. J'ai relu à bord le vieux manuscrit écrit à la Rochelle en attendant le départ. « C'est l'histoire d'un mec » qui a beaucoup souffert. Mais parce qu'il a voulu comprendre, maintenant, quand il chie le matin, il n'a plus mal au cul.

### ***Ile de Rapa Iti - Groupe des îles Australes de la Polynésie française.***

Position : 35° 05' S - 138° 49' O

Raconte-moi Rapa Iti. Pour raconter Rapa, il est nécessaire de planter le décor. Ce sont les conditions et l'état d'esprit dans lesquels on aborde une île qui font la différence entre une escale réussie ou ratée. J'ai touché Rapa en équipage, j'en suis reparti seul. Même si je considère ce séjour de trois semaines comme une des plus pittoresques escales de mon tour du monde, il n'en reste pas moins que

ces microsociétés fragiles et sophistiquées, parce que chargées de traditions, doivent être approchées avec toute l'expérience des escales précédentes d'un marin tour-du-mondiste. Ce n'est pas le cas d'un équipage de touristes à la recherche de « fun » bon marché.

Le décor serait planté si j'oubliais de dire que Jim, l'agrégé en philosophie, nous a joué à moi comme à Blacke un vilain tour. Son hernie à l'aine, dont il s'était bien gardé de parler au moment d'embarquer s'est mise à gonfler trois jours avant d'arriver à Rapa. Moi qui ne suis pas médecin, j'ai eu la trouille de ma vie en constatant l'énormité du pamplemousse. J'ai donc mis tout en branle pour sauver sa vie. Le Maritime Rescue Center Coordination Papeete (MRCC Papeete) m'a conseillé de rallier au plus vite le plus proche lieu d'évacuation pour mon malade. Ainsi à quatre-vingt cinq milles du but, et la veille de l'arrivée promise à Rapa, le samedi 4 décembre 2004 à 9 h locale, nous avons mis le cap à l'Ouest sur Tubuai où se trouve la piste d'aviation qui rallie directement l'hôpital de Tahiti. Pourquoi ne pas me l'avoir dit au départ de Nouvelle-Zélande ? Nous sommes arrivés dix minutes avant le départ de l'avion de ligne. L'ambulance et le médecin de garde nous attendaient sur le quai. Saute ! Vite à l'aérodrome même si le risque de faire une occlusion était maintenant limité. Je me mets au mouillage et débarque. La consultation médicale fut rapide : le malade a une hernie « normale » et ne nécessite plus d'être évasané.

- Alors docteur Bertrand Boussat que s'est-il passé ?

- Jim a confié qu'il avait cette hernie depuis plus de cinq ans,

*qu'il savait la gérer et qu'il l'a vraisemblablement réduite lui-même.*

Il a tout de même pris l'avion, à ses frais, et je lui ai conseillé d'aller directement aux urgences de l'hôpital de Papeete. Une ambulance l'attend sur place. Voilà l'histoire de Jim est finie. Je n'en saurai pas plus. Il a disparu à son arrivée, ne s'est pas présenté aux urgences. Blacke et moi sommes épuisés, abasourdis, plein de doutes. C'est Lolo le moniteur de plongée qui nous a ramassé à la petite cuillère. Il nous prend en main et durant une semaine nous aidera à refaire surface. Quelle est la situation à ce moment-là ? Nous ne sommes plus que deux pour aller au Chili. Le spi est explosé, la fuite d'huile au moteur me préoccupe et ne pourra être solutionnée ici. Mon frère Jean-Marie habite à Tahiti. Grant, autre néo-zélandais en fin de contrat pour le DOC sur l'île de Mana, contacté par mail, peut arriver dans les bonnes dates comme remplaçant. Son expérience de six mois sur un voilier français en Mer Rouge et sa connaissance des oiseaux et de la faune subantarctique apporteront un nouveau bol d'oxygène à cette traversée mal engagée. Nous ne perdrons pas au change car il faut tout de même le dire, Jim a menti sur toute la ligne tant sur son état de santé que sur ses compétences ou son expérience.

Blacke, tu sais Tahiti ce n'est pas ce que tu peux imaginer. Je m'y suis arrêté en 1996 avec *Chrysalide*, mais nous avons trop de bonnes raisons pour ne pas y faire une courte escale ! Si on y traîne pas trop longtemps on pourrait être à Rapa pour les fêtes de fin d'année. Il paraît que c'est grandiose !

Il se trouve que en triant ses textes sauvés dans mon ordinateur j'ai retrouvé ce courrier adressé à Nick. Je pense qu'il s'agit d'un journaliste de Tahiti qui, par la magie de la communication internationale et mondiale, et grâce aux moyens modernes dont nous disposons, m'a demandé mon avis sur la vie de Moitessier, à l'occasion d'une commémoration lambda, et probablement liée au nom donné au quai de Papeete (sans garantie). C'est en tout cas l'occasion de m'exprimer une dernière fois sur l'affaire *Joshua*.

Bonjour Nick,

Voici quelques infos en désordre pour la préparation de l'émission « à la mémoire de B. Moitessier ».

Je ne connais pas personnellement B.M. mais je connais son compagnon *Joshua*. Qui est le plus connu? Le bateau ou l'homme ?

*Joshua* a été reproduit en quatre-vingt deux exemplaires conformes par le chantier Meta. Beaucoup de copies plus ou moins fidèles, et parfois améliorant le concept, ont été réalisées en construction amateur. C'est le cas de mon premier voilier *Champi* qui m'a conduit jusqu'aux 64° Sud en péninsule Antarctique en février 1979. Ce voyage devait se prolonger par une visite en Polynésie à B.M. Une voie d'eau provoquée par la glace a changé mes projets.

Ce n'est qu'en mai de l'an 2000 que j'ai rencontré son fantôme à bord de *Joshua* en courant la transat anglaise à l'occasion de l'anniversaire des quarante ans de ce voilier emblématique. Je lui ai montré son premier iceberg sur la route de l'atlantique Nord. trente-trois jours au près, sans pilote automatique ! Sixième sur dix-sept partants en classe 4. Dans les temps des vainqueurs de l'époque. C'était la première fois que *Joshua* renavigait dans l'esprit Moitessier depuis sa restauration au musée maritime de La Rochelle. Il venait de subir l'affront le plus cruel pour un oiseau du large. En effet après une traversée en équipage par l'autoroute des alises, il fut rapatrié en pontée sur un cargo! Malgré les dernières volontés de Bernard, *Joshua* servait à faire des ronds dans l'eau, outil de promotion d'une ville et yacht privé du directeur ou du président des amis du musée. Ma demande de refaire traverser *Joshua* au départ du même port que le golden Challenge (Plymouth) et qui inspira le livre *La longue route* fut chaleureusement accueilli par le directeur du musée qui mit tout en œuvre pour une préparation technique. Mais le climat politique pré- électoral des municipales et le maire en poste intérimaire à la suite du décès de Mr Crépeau firent que la ville désavoua les actions globales de son directeur de musée, protégé jusqu'alors par Crépeau. Une histoire de cloche merle qui peut faire rire aujourd'hui et dont j'ai fait les frais et payé les pots cassés en passant outre

la décision du conseil d'administration couvert par le ministère de la culture.

Chacun ayant sa personnalité, je ne crois pas qu'un parallèle entre les deux hommes soit facile à développer ni même souhaitable. Mais le parallèle entre les deux concepteurs/navigateurs à travers les deux modèles de voiliers du large: *Joshua* et *Périple* est à développer. La revue *Voiles et Voiliers* a titré en 1997: « *Périple*, le *Joshua* de l'an 2000 ».

- Deux époques clés.
- Trois modèles de voiliers français (leaders en voiliers d'expéditions maritimes) ont marqué leur époque: *Joshua* (1960), *Damien* (1980), et maintenant *Périple* (2000).

Le rêve à travers les récits :

- L'œuvre littéraire de Moitessier a provoqué la démocratisation du yachting. On lui doit au moins ça. Plus besoin d'un smoking dans la garde-robe du navigateur solitaire. Il fume le joint, la notion de famille est revue et corrigée. Un modèle facile pour les soixante-huitards. On s'inscrit dans une course mais on ne la finit pas. Ce qui est moins facile, c'est d'aligner les milles marins en totale autonomie, sans assistance. Alors beaucoup d'appelés mais peu d'élus !
- Deux générations de terriens se sont ainsi identifiées à lui.
- Il est mort pauvre, fidèle à sa doctrine mais le marché de la plaisance, des rêveurs, est porteur et juteux. Il se développe mais jusqu'où ira t'on ?

Le parcours maritime :

- Moitessier a écrit un bouquin par traversée. Il en a donc fait quatre. Indochine/Chaco. Ile Maurice/atlantique. Cap Horn à la voile, La longue route. Mais aussi quatre bateaux. *La jonque*, *Marie Therese II*, *Joshua*, et *Tamata*. Peut-être quatre femmes, mais nous n'en connaissons que trois dans ses récits.

On peut facilement citer des navigateurs de son époque qui ont aligné deux ou trois ou quatre ou dix fois plus de milles que lui. Là n'est donc pas sa particularité. Par exemple Marcel Bardiaux, Vitos Dumas. Beaucoup sont inconnus tel que John sur *Fareway* que j'ai rencontré récemment à Cape Town et qui à soixante-dix ans en est à son troisième tour du monde ou Jack Hedden qui a su me mettre le pied à l'étrier.

Dans l'attente de ta visite à bord,

Archives pour montage :

FR3 La Rochelle a une heure de prime time. Antenne 2, Canal+.

Veronique Lerebour, la dernière compagne de Moitessier a des images de mer et des interviews avant la course transat anglaise. Le musée maritime de La Rochelle a les images de la longue route en 16 mm. B. Henry, photographe à la Rochelle a les archives *Périple/Joshua* en vidéo. Olivier Mesnier la Rochelle : image antarctique 70° Sud. Superbe !



*Tubuai.*

La sté Catalyst studio à Wellington à deux heures d'images de mer et interview sur moi : Matt Barker production director 176 TORY ST PO BOX 6504 WELLINGTON. PH : 04 ... .. MOB : 021 ... .. <matt@catalyststudios.co.nz>

En cherchant un peu il y en a plus. Trente ans de vie maritime !

Contact : Jean Marie Peignon

Jacques



*Tahiti : mon frère Jean-Marie.*



*Les enfants rois de Rapa.*



*Où vas-tu ? D'où viens-tu ?*



**Île de Rapa Iti**

Pas tout à fait subantarctique mais pas du tout tropicale. Nous sommes donc partis de Tubuai, poussés par l'ultimatum de la gendarmerie qui nous avait concédé une semaine d'escale (île de premier touché de la Polynésie française). On a bouffé du *gazoil*. A Papeete, je n'ai pas reconnu le quai des *glandus*, officiellement quai Bernard Moitessier. Les pelleteuses sont passées par là, l'ambiance n'y est plus, les tarifs ont bien augmentés, et le climat politique à la fois post et préélectoral ne favorise pas la mise à jour des documents du bord dans un dossier qui se complique. En effet, Blacke en tant qu'étranger doit payer une lourde caution, condition nécessaire à l'entrée du navire sur le territoire. Le « vieux » a du métier et bien sûr une fois de plus je les ai niqués ! Il faut dire que la menace de grève sous-jacente m'a facilité la tâche.

Grant est arrivé à l'heure, Jean-Marie et ma belle-sœur Marie-Claude nous ont reçus royal, tout comme pour l'escale d'il y a dix ans déjà avec *Chrysalide*. Mes petits neveux sont devenus grands. Marianne la super-chef du MRCC est sympathique. Elle se bat pour que ses hélicos cloués sur le tarmac faute de budget redeviennent opérationnels. L'escale technique fut tout aussi réussie et le mardi 21 décembre, à l'heure où tous les chats sont gris, nous enfilons la passe cap sur Rapa, île de la liberté, enfin. L'option météo n'est pas facile à jouer. Il faut tirer plein Est pour contourner une foutue dépression qui barre la route directe. L'autre bonne raison est d'embrouiller les cartes, car du coup, dans la confusion administrative, immigration, douane, j'ai oublié de payer le port ! Pour être autorisé

à partir fallait-il encore être autorisé à entrer. A chacun sa logique mais que cela devient lourd pour l'émigrant, toutes ces paperasses à l'ère de la communication. J'avoue avoir du mal à comprendre.

Six jours de près. Un ris, puis deux, puis trinquette, puis troisième ris, puis plus d'équipage... Blacke est fatigué de tout ce bordel depuis le départ tout autant que moi. Grant est malade, il semble qu'il vomisse. Mais qui m'a foutu un con pareil à bord. Je perds patience, ras le bol. Il faut recommencer les cours de voile. Je délègue cette fonction à Blacke. Moi c'est trop. L'ambiance n'y est pas et dans une lueur de tolérance, la veille de l'arrivée, je déclare Grant exempt de pont. Il m'a remercié au lieu de m'en vouloir et retrouvé le sourire. Nous réglerons les détails à terre après les fêtes, mais une sérieuse mise au point est à faire si nous voulons toucher un jour le Chili.

**Allez ! Raconte-moi Rapa !**

Une fois n'est pas coutume. Pourquoi suivre un ordre chronologique au sujet d'une escale hors du temps, dans une île où les jours passent trop vite, où c'est tous les jours dimanche, pourvu qu'on le veuille bien. Les repères dans cette société sont tout autres. Le lieu où se situe l'action est privilégié.

Où vas-tu, d'où viens-tu ? Où est ton bateau ? Les enfants en vacances sont venus à bord. Normal, j'étais garé sur leur lieu de baignade, leur terrain de jeu. Ils sont aquatiques comme leurs aînés plongeurs depuis la nuit des temps pour nourrir la maisonnée. Tous les enfants du monde sont curieux surtout si on ne leur fabrique pas de blocages.



*Ile de Rapa, pas tout-à-fait sub-antarctique, mais pas vraiment tropicale.*





- *Tu as une femme ?*

- *J'ai deux enfants, deux filles. Elles sont avec leur maman.*

A voir leur moue la réponse ne correspond pas vraiment à la question, à leurs coutumes.

- *Tu es circoncis ? Mon petit frère il ne l'est pas encore. Quand quittes-tu ?*

Partir est une notion liée au temps. Rentrer est lié au lieu ! Alors quand on fait le tour du monde et qu'on est sur le retour en roue libre le mot local « quitter » devient limpide.

Ils sont environ cinq cents habitants permanents sur l'île et cinq cents autres de par le monde avec une forte communauté à Tahiti et une plus modeste à Tubuaï qui accueillent les enfants de l'île scolarisés à l'extérieur après le cours préparatoire. L'enseignement est en français mais entre eux ils parlent le rapa. Ils pratiquent aussi le tahitien et apprennent l'anglais à l'école. C'est comme ça que Blacke a pu facilement s'intégrer. Leur statut est très privilégié. Bien sûr ils aident et participent activement aux tâches familiales, mais l'enfant est un adulte pas fini. A ce titre il n'est pas responsable. Visite organisée de l'intérieur du bateau par groupe de quatre, bien sûr il y a toujours les resquilleurs, heureusement. Ils ont été très respectueux de ma maison tout autant que du pont qui servait de plongeoir. Et j'ai du mal à croire qu'ils puissent chaparder. Pourquoi voler alors que tout est mis en commun dans cette société ? Ils sont partout, sur le rivage en train de pêcher à la ligne à marée haute, ou grattant le sable à marée basse. Sur leurs vélos, assis en groupe par affinité

d'âge et suivant la hauteur du soleil, parfois seuls assis sur un rocher en pensant qu'il faudra bientôt « quitter ».

Les adultes résidents reçoivent les « vacanciers » de la famille. Les échanges sont nombreux par la goélette tout au long de l'année. Le taro, le café, le poisson, les fruits et la « monnaie langouste » partent par pleins sacs sur Tahiti. Chaque famille a son agent préposé, mais à Rapa, on ne compte pas, on produit. Le climat tempéré favorise l'activité. Un jour ils rentreront. Ils en rêvent tous et certains le font. Les intrus de l'île sont les voiliers, mais aussi le pasteur, l'infirmier Santi de passage. Chacun jouant de sa faculté d'adaptation, des cartes en main et des raisons personnelles qui motivent un séjour à Rapa. Tous ces personnages entrent dans une logique de temps et c'est pour cela qu'ils n'y entrent jamais vraiment. Cela m'a tout de suite fait penser à mon village de Mortagne-sur-Gironde où je me sens étranger parce que je suis né dans le marais, vingt kilomètres plus loin à vol de canard. A cette notion de natif correspond une notion de propriété, de succession. Non ce n'est pas le cas dans cette île. Il suffirait de s'y reproduire pour être totalement intégré. Avec une partenaire local bien sûr et cet apport de sang nouveau ne serait pas pour déplaire.

La population se développe sur les chiffres alarmants de cent vingt individus au début du siècle. Parce que les bateaux ont amené les missionnaires protestants, les croyants pensent que les épidémies de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ont été apportées par les marins. Je ne suis ni missionnaire ni protestant et je ne les accuserai



*La pêche est une institution.*



pas. Maintenant que la démographie s'est redressée il semblerait que le commerce de la messe payante et tarifée prospère, 95% des Rapa sont pratiquants.

Si l'âme Rapa est bien soignée il est d'autres besoins qui préoccupent le service de santé. L'hépatite B sévit. Des mesures importantes ont été prises comme la vaccination systématique, surtout celle des nouveaux nés, dans la première heure, quand ils ne sont pas encore porteurs même avec deux parents contaminés. Le rôle de l'infirmière, Annie, en poste depuis quatre ans est vital pour la population. Elle est reconnue et appréciée. Son rôle dépasse largement sa fonction. C'est aussi l'assistante sociale du secteur, la psy, le cybercafé lorsque le satellite fonctionne. Elle connaît les filiations parfois subtiles qui sont la base des devoirs et des droits dans le clan. Peut-être aussi la gendarmette lorsque les mélanges trop explosifs de substances à la mode provoquent des crises d'épilepsie. Mais elle ne doit pas outrepasser ses fonctions, car Alain le gendarme communal, appelé dans les îles « Mutoï », a aussi son rôle à jouer. Il dépend du maire mais prend ses ordres auprès du commandant de gendarmerie de Raivave.

J'ai eu besoin de ses services lorsque mon équipier Grant a décidé comme un malpropre de quitter le bord le matin du premier janvier sans même réfléchir où il allait bien pouvoir être hébergé. Santi m'a bien rendu service en accueillant le déserteur, qui plus est clandestin, car en expiration de visa. Le pire de tout c'est qu'il n'était pas bourré ce qui nous a mis Alain et moi dans l'embarras. Etre

encore alcoolisé à Rapa le lendemain d'une fête est signe de bonne santé. Ce n'était pas son cas. Je préfère donc le ranger dans la catégorie des malades mentaux. Traduisez en rapa : fainéant. Il est *fiu* Alain.

Ce texte ne commence pas par des kilomètres carrés, des distances aux autres îles, ou des moyennes de températures. On s'en fout à Rapa de tout ça. L'île est suffisamment isolée pour garder un parfum de liberté, assez grande pour nourrir sa population qui vit en autarcie. Les stocks de poissons sont gérés par le conseil des sages. Cela ne regarde pas l'administration des pêches qui a bien assez à faire sur un territoire grand comme l'Europe.

Son climat tempéré et les coups de vent forts qui la balaye la protège de l'envahisseur patenté : le touriste. Contrairement aux informations accessibles sur le net majoritairement erronées, il n'y a pas de volonté de développement touristique à Rapa. Cela n'a pas empêché quelques familles comme Michel et Titaua d'aménager une partie de leur maison en chambre d'hôte. Cela sert à la famille pendant les vacances, la seule période où il y a plus de fréquences de bateaux et où un touriste averti pourrait poser une réservation. Le reste de l'année, la règle est d'un bateau tous les deux mois. Mieux vaut ne pas le rater ! Le risque est plus dans un projet de piste d'atterrissage. Là encore, le climat venteux ne favorise pas ce vieux dossier qui est repoussé par la population. Géographiquement, l'île ne s'y prête pas non plus et il faudrait reblayer sur le corail apportant ainsi la cigüatera inexistante à ce jour. Cette intoxication qui peut être mortelle est due à la consommation de poisson



*A chaque tas correspond une maisonnée. Le poisson est chassé au harpon, parfois à plus de 25 m de profondeur.*



*La goélette fait une escale rapide tous les deux mois environ. Il n'y a pas de service régulier.*

qui a lui-même consommé une algue qui se développe sur le corail mort. Les gros poissons qui ont mangés des petits contaminés sont également toxiques. Cette maladie est appelée communément la gratte. Toute la Polynésie est touchée à l'exception de Rapa !

L'important dans tout cela est que cette société ait pris conscience de sa fragilité. Tant qu'elle résistera et se protégera, elle existera. C'est une question de survie. Mais il y a des cas où les insulaires ne peuvent lutter. Ainsi les cancers de la glande thyroïde, nombreux dans la population, ne sauraient s'expliquer autrement que par la position de l'île sous le vent de Mururoa, où ont été pratiqués des tirs nucléaires atmosphériques. Cela reste à prouver.

Et moi dans tout ça, j'étais bien triste en partant. Blacke, démotivé après le départ de Grant, m'a fait part de ses hésitations à poursuivre vers le Chili. Nous avons continué à nous gaver de bonheur sans penser au temps qui passe, multipliant les activités avec les gens de l'île, lui pris d'amitié par la famille de Jean-Marie, Johnny et Noël, des plongeurs fous, moi de plus en plus proche d'Annie. Nous nous sommes croisés dans toutes les fêtes, les invitations, parfois même à bord. Blacke prendra la prochaine goélette pour continuer sa route comme je continue la mienne. Trop d'éléments extérieurs et incontrôlables sont venus mettre fin à notre complicité, mais pas à notre amitié. Je pars avec des milliers de cadeaux, des vivres frais, et ce modèle de société m'interroge.

Auraient-ils la solution magique, sauront-ils la garder ?

### ***Le tour de l'Antarctique en chiffres.***

#### ***Dernière étape pour boucler le tour de l'Antarctique.***

Position : 41° 57' S - 130° 35' W

J'attaque une partie fastidieuse de ce récit. Je le prends à l'instant comme une corvée nécessaire. Je sais que ces chiffres couchés sur le papier m'aideront à mesurer la valeur de ce voyage et à en tirer les enseignements. 42° Sud est une latitude pour gens responsables et avisés. 130° Ouest sous-entend encore quelques milles à parcourir pour boucler la boucle : 2495 très exactement, dit le GPS programmé sur le way point de Diego Ramirez. Il faut le croire. Il a toujours raison et c'est même un peu agaçant parfois. Fini le flair, les interprétations poétiques du ciel, nous sommes en 2005. Il y a bien longtemps que l'an 2000 est passé par là. Nous avons changé de siècle.

Mes fichiers météo me donnent encore deux jours de beau temps pour ressortir tous les documents, les étaler sur la grande table du carré : cartes, instructions nautiques, récits des autres navigateurs, documentations diverses collectionnées au fil des escales, visionnage des milliers de photos, relire les textes témoins du passé. Je dois me convaincre que je ne rêve pas et écrire le mot fin.

Les choses ont bien changé. Cette navigation n'en reste pas moins passionnante. Sur le pont tout est prêt depuis Morotiri loin derrière. Le haut fond de Maria Theresa bien que positionné sans doute possible sur mon routier du SHOM gardera son énigme. A l'intérieur j'ai pris le temps de remettre de l'ordre, de ranger, ce qui permet d'inventorier, de saisir tout ce qui risque de voler plus au

Sud, de nettoyer aussi la merde des campeurs/baroudeurs en mal de sensations pas chères. Oui je suis bien obligé d'intégrer les équipiers de passage dans ce chapitre si je veux par les chiffres tirer des conclusions. Si l'échange avait été équilibré, ils seraient encore à bord. Hors je suis seul pour attaquer cette dernière partie de bravoure. Suis-je en avance sur mes étapes d'analyse ? Après tout la Terre de Feu est encore loin et la superstition du marin devrait me freiner dans mes élans. Je réponds toujours à ce sujet qu'il s'agit de gestion du risque et qu'il n'est pas nécessaire de provoquer la malchance dans une affaire mal maîtrisée. Nous sommes dans un cas différent aujourd'hui. La machine est lancée et dans ces régions la marche arrière ne s'enclenche pas. Route à l'Est est la seule alternative et comme deux et deux font quatre, si j'arrive un jour ce sera sur les côtes de l'Amérique du Sud. Le tour sera bouclé, quoiqu'il advienne. Je mettrai le mât dans l'eau si tout va bien, je casserai moins de lattes maintenant que la retenue de bôme est au point. Nous la testerons. Je chavirerai peut-être et je suis prêt.

J'ai envoyé un mail à Sébastien mon ami rabatteur et complice d'Ushuaia pour le prévenir de mon arrivée. J'irai rendre visite à mon amie pute qui doit encore avoir de bons restes. On ne vieillit pas en deux ans. Son enfant aura grandi. Oui, ce tour est bien fini. Ushuaia ne sera qu'un remake. Si je me fais l'extérieur du Rocher et pour commencer à aborder les chiffres, ce sera la quatrième fois que je double le Cap Horn dont la deuxième fois en solo. Matt mon cameraman fétiche viendra faire les

images du DVD. De belles images fabriquées comme les pros pour faire rêver. J'irai saluer Jérôme sur son île, le gourou des glaces, le premier à avoir fait le tour des îles subantarctiques avec *Damien* à la belle époque. Nous boirons du vin rouge argentin sans avoir, au stade où nous en sommes, besoin de refaire le monde. J'essaierai d'expliquer à mes interlocuteurs et correspondants que je ne suis pas aigri, incohérent, souffrant d'une blessure profonde et pas encore exterminée. Cynique, ambigu, illuminé, je n'y arriverai pas, mais les chiffres seront là.

Ces chiffres pourraient bien aussi remettre en cause des idées préconçues, fabriquées par des récits trop souvent inspirés du rhum arrangé ou de la fumette. Plus simplement des objectifs de vente pour péter des records de tirages qui finissent sous le massicot. Les navigateurs solitaires font rêver parce qu'ils écrivent du rêve. A bord, pas d'alcool pour une question de budget car je ne crache pas dessus. Je n'ai pas non plus été livré de ma commande de *paka* à Rapa et c'est tant mieux. Je n'ai plus mal au dos et ce prétexte ne tient plus. Il faut dire que j'en avais plein le dos ces derniers temps, les nerfs à fleur de peau et des crampes dans l'estomac.

Je suis d'autant plus à l'aise pour parler de l'époque du sextant, de la double ration de rhum qui réchauffe et des tempêtes titanesques, que je l'ai vécu pleinement sur *Champi* à la limite des glaces, sans coque en acier, sans moteur. Mon expérience ressemble plus à l'époque de Slocum qui par ailleurs se traîne de sales histoires en Australie. Réputation, cancan, qu'en-dira-t'on, tout cela



Et tout ça, pour un inaccessible joint à 10 €.

doit être exclu de ce chapitre. Des chiffres et comme dirait Francois Bich : « parlez-moi en million de briquets ». Tapie était pas mal dans le genre, lors des discussions de carré à bord de *la Vie Claire* : « mais vous n'avez rien compris au sponsoring les p'tits gars ! ». Des chiffres !

Combien de

- Milles nautiques :
- Escales :
- Iles visitées :
- Coup de vents :
- Jours de mer en solo :
- Amis rencontrés :
- Litres de gazole :
- Fêtes à bord :
- Lattes cassées :
- Boum avec les growlers :

Position : 50° 27'S - 111° 50'W

### ***Dimanche 30 janvier 2005***

Cette journée dominicale m'incite à poser quelques notes techniques. Tout s'enchaîne maintenant. Voici les améliorations à apporter par le chantier Alumarine l'hiver prochain à Nantes pour une configuration convoi longue distance :

- aller plus vite
- améliorer la stabilité de route
- réduire le déplacement
- couvrir le cockpit d'un *Dog House*

On se traîne à 7,5 nœuds de moyenne les bons jours. Le



vent ne manque pourtant pas. La tonne de chaînes à bord coûte cher en milles perdus. Les 500 kg de matos en soute avant sont une catastrophe. Enfin TVB à bord. Plus ça dure et plus j'engrange de plaisir. Il y a des limites à tout ! Quel est le bon compromis ?

Le convoi en solitaire pourrait bien être la solution la plus fiable comparée à un convoi avec équipiers qui n'apportent pour le moins aucun gain de vitesse mais plutôt du poids supplémentaire. Car il faut tout compter. Au sens propre et au sens figuré. Par contre le risque de perdre un temps précieux est réel. La triste expérience avec Jim et les conséquences en sont un bon exemple. Un convoi doit être pensé en termes de durée, de coût, de l'état du bateau à l'arrivée et de fiabilité des délais. Quant aux prix praticables de participation aux frais, de passagers, ça ne couvre même pas la casse ou l'usure prématurée qu'ils provoquent. Difficile de chiffrer par ailleurs l'usure de mes nerfs. Inversement un équipage local et motivé pour une courte durée de découverte de la zone visitée est une bonne formule. En Tasmanie et en Nouvelle-Zélande, la réussite fût totale tant sur le plan des échanges qu'affectif et même financier. Là encore il faut tout compter. L'aide apportée sur place est précieuse et efficace.

Aujourd'hui c'est dimanche. Je mettrais bien la canette au four ! A moins que je ne la garde pour l'après Cap Horn. Elle est assez grosse pour 4/5 personnes. Et puis j'ai encore des patates. Non, ce sera des côtes de porc petits pois. Ce n'est pas encore la grande fête !

Restons concentrés.

J'ai une bonne raison de m'arrêter à Ushuaia. La fuite d'huile du moteur n'est pas réparable en mer. Elle s'est aggravée. Je charge désormais les batteries avec le petit groupe électrogène. J'ai de l'essence. Mais c'est certain, il faudra réparer. Alors pourquoi pas à Ushuaia, où je trouverais des joints d'étanchéité.

***Enfin Jean-Jacques, mon ange gardien, négociera avec la marine chilienne une autorisation exceptionnelle de passer par le canal de Beagle sans s'arrêter à Punta Arenas. La raison invoquée est cette panne mécanique.***

